

NOUVEAU CIPPE FUNÉRAIRE

AVEC INSCRIPTION ET SUJET EN BUSTE

TROUVÉ A AUXERRE (1).

« Les tombeaux sont peut-être les monuments les plus intéressants de tous pour l'épigraphie ; les représentations qui les recouvrent quelquefois jettent de grandes lumières sur les coutumes et les mœurs. »

DE CAUMONT.

Il est bien rare que les travaux de terrassement effectués périodiquement autour de la ville d'Auxerre ne mettent au jour quelques vestiges de son glorieux passé. Hier, c'étaient de splendides bijoux, produit de l'art mérovingien ; la vieille Helvétie seule en a fourni d'aussi remarquables. Aujourd'hui ce sont des restes de chapiteaux empreints des beautés du siècle d'Auguste ; c'est une sépulture, non moins importante au point de vue archéologique, puisqu'elle nous transporte au milieu des Gallo-Romains dont elle va nous redire les mœurs

(1) Notice lue à la réunion des Sociétés savantes, en 1885.

et les coutumes. C'est de cette sépulture dont j'ai à entretenir la section d'archéologie.

Elle se compose d'un cippé funéraire autour duquel étaient groupées quantité d'urnes. La pierre composant ce cippé a 60 centimètres de haut sur 40 de large. Elle porte gravée une inscription et un sujet en buste qui, je crois, ne sont pas sans intérêt pour l'épigraphie et l'iconographie, comme aussi pour l'histoire de l'antique Autissiodurum. — Tout dans cette sépulture décèle le paganisme, je veux dire l'ère gallo-romaine.

Dans l'épaisseur du calcaire dur, et au sein d'un *ædicule*, le sculpteur a buriné en buste et en relief, l'effigie d'un jeune personnage aux cheveux bouclés, à la figure jouffue, à l'air ingénu, à la robe montante, sans doute quelque adolescente de haute qualité qui, « des ormeaux bordant le chemin de la vie, avait passé les premiers à peine. » Ce cippé est sans fronton. L'inscription a été gravée au-dessus de l'arc de cercle formant le cintre de l'*ædicule*. Elle est ainsi conçue :

APINVLA · SOLINI · FILIA

C'est donc bien le tombeau d'une jeune romaine, Apinule, fille de Solinus, à la mémoire de laquelle son père Solinus avait fait élever ce monument, dans la banlieue d'Autissiodurum.

De plus, c'est bien une sépulture païenne, car, de chaque côté de l'inscription principale, a été gravé le sigle D. M. *Dis manibus*.

Or, dit Le Blant, « le D. M. distingue les épitaphes païennes de celles qui ne le sont pas. » (*Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, 22.) « La formule D. M., ajoute à son tour de Caumont, était générale sur les

tombeaux gallo-romains et ne cessa que quand le christianisme l'eut fait abandonner. » (*Rudiment d'archéologie, ère gallo-romaine.*)

Mais quel âge avait votre jeune personnage, me demanderont les curieux ?

VIXIT ANNOS XXIX

nous avait répondu l'inscription du tombeau de Siggegonde à Montluçon. A Auxerre, rien. Que dis-je, rien ; mais ce silence lui-même, dans sa lugubre éloquence, nous fournit une nouvelle preuve de l'antiquité de ce monument ; car, dit le savant auteur des *Inscriptions chrétiennes* : « Les païens, auxquels l'idée religieuse n'apportait point la consolation, répugnaient à graver sur les sépultures la date funeste de la mort. »

Toutefois, si l'idée de la mort répugnait au paganisme, comme à la nature humaine en général, hâtons-nous de reconnaître que l'antiquité païenne était aussi altérée de la soif de l'immortalité que le christianisme, « car, dit Cochet, si les Romains demandent au feu de purifier leurs restes, c'est afin de les conserver plus longtemps. »

Nous avons encore une autre preuve de ces idées spiritualistes dans les provisions de voyage que les anciens déposaient dans la sépulture du défunt, lorsque son esprit prenait l'essor vers les régions de l'Empyrée.

La piété de Solinus pour sa tendre Apinule n'avait point oublié ces provisions de la dernière heure, et abondantes elles avaient dû être, si l'on en juge par la capacité de l'œnochoé recueilli au pied du cippe, et qui avait dû contenir un breuvage.

Une autre urne (*olla cineraria*), sans anse et à long

col, contenait une matière grisâtre, reste probable de la cendre du bûcher sur lequel le corps de la vierge romaine avait été incinéré.

Mais ce n'est pas tout, écoutons encore ces remarquables paroles, tombées de la bouche de l'un de nos plus illustres maîtres en archéologie : « Les tombeaux sont les monuments les plus intéressants de tous pour l'épigraphie ; les *représentations* qui les recouvrent quelquefois jettent de grandes lumières sur les coutumes et sur les mœurs » (De Gaumont). Or, que dit la représentation, l'image qui est gravée sur notre sépulture ? Elle est parlante, Messieurs, j'allais presque dire souriante. Nous connaissons l'ample robe qu'elle porte et vous avez déjà nommé le tour de gorge mollement ondulé qui la termine à sa partie supérieure, c'est le *linteolum cæsitiium*. Cette robe elle-même, si je ne fais erreur, est bien celle que les latins nommaient *toga pretexta*, robe longue et blanche que les enfants de qualité revêtaient dès l'âge de douze ans (1), et que les filles portaient jusqu'à leur mariage. La *toga pretexta*, disent les commentateurs, était ainsi nommée parce que les bords en étaient tissés (*texti*) de pourpre.

Quelle date, maintenant, assigner à cette sépulture ? Autre question délicate. En parcourant Boissieu, dans ses *Inscriptions antiques de Lyon*, l'on distingue une certaine analogie entre l'inscription relative à la *Civitas Segusiavorum* (p. 119) et celle de la sépulture d'Auxerre, seulement Boissieu ne fixe pas de date à son inscription. C'est sur notre stèle même qu'il faut chercher une classification chronologique.

(1) Les jeunes gens la quittaient à dix-sept ans pour prendre la robe virile (*libera toga*).

L'éminent commandeur de Rossi, cité par Le Blant, « range parmi les épitaphes antérieures au IV^e siècle celles qui portent le sigle D. M. » (Le Blant, p. 491).

Ce n'est pas la première fois du reste que l'on trouve de pareilles sépultures à Auxerre, ainsi que l'on peut s'en convaincre en visitant le musée lapidaire de cette ville, dans lequel on remarque spécialement le cippe consacré à Juconda (1), personnage en pied, mollement drapé, mais à la figure fruste. Il fut découvert en 1671. Je ne crois pas que depuis cette époque il ait été trouvé rien d'aussi important, si ce n'est le cippe d'Apinule ; bien que les proportions en soient moins monumentales, notre stèle est complète dans sa partie artistique. Je n'ose dire intacte, car j'ai dû réparer les injures du temps et des hommes. Seules, quelques lettres de l'inscription sont mal conservées par le défaut de celui qui a scié le bloc, éclaté à l'extrémité où ont été gravées ces lettres.

La découverte de la sépulture d'Apinule n'est pas un fait de simple curiosité ; il a eu pour conséquence de nous conduire à d'autres recherches qui nous permettent d'affirmer désormais que nous sommes sur les traces de l'un des cimetières gallo-romains d'Auxerre, car, il y a déjà quelque temps, de petites urnes funéraires avaient été trouvées dans les mêmes parages. Elles contenaient, parmi les restes de la crémation, une petite pièce de monnaie, sans doute le *naulus* de Caron.

Au reste, l'emplacement que les gallo-romains d'Auxerre avaient choisi pour leur nécropole remplissait parfaitement les conditions exigées par la loi des

(1) Ce monument a été reproduit dans le *Bulletin monumental*, t. XVI, p. 245, 1850.

Douze-Tables, qui prescrivait que l'*ustrinum*, ou lieu du bûcher, aussi bien que celui où devaient être déposées les cendres des morts fussent situés hors des villes. Ici un cours d'eau important, l'*Icauna*, séparait la cité des morts de celle des vivants.

DELORT.
